

MATCH

Paris Match: Mar 4, 1967

- p. 53 - Le procureur Garrison:
"J'irai jusqu'au bout"
Bernard Ciquel
- p. 67 - La veille de sa mort Ferrie
m'a dit "Oswald? Connais pas."
Nerine E. Gun
- p. 69 - J'espere que Garrison est fort,
ses ennemis sont sans pitié
Mark Lane

MYSTERE KENNEDY

Nouvelle Orleans:

Mort dun President

...vraiment la petite Caroline
...il est mort ou pas?



Il a assaini les rues chaudes de La Nouvelle-Orléans.
Il veut maintenant nettoyer l'Amérique de l'affreux doute :
Y a-t-il eu complot contre Kennedy ?
Il dit : « Oui, je le prouverai. »... Mais une mort étrange le retarde...
celle de Ferrie qu'il allait arrêter. Notre envoyé spécial
Bernard Giquel l'interroge...

LE PROCUREUR GARRISON : "J'IRAI JUSQU'AU BOUT"

Géant comme un champion de basket-ball, Jim Garrison sait qu'il est près du panier. Du haut de ses 2 m 01, il regarde ses équipiers avec un certain mépris. A quarante-neuf ans, il porte encore beau et sa voix de basse chantante a charmé, dit-on, plus de créoles qu'il y en a en Louisiane. « Il est assoiffé de publicité », disent ses ennemis. « C'est un homme propre, et il a du cran », disent ses supporters. L'œil et le cheveu noirs, il a souvent le torse moulé dans un gilet sorti de chez un bon faiseur, ce qui est peu fréquent dans un Etat aussi chaud et pares-

« Un cancer qui continuera longtemps de ronger la conscience des Américains. » C'est ainsi qu'un chroniqueur de Boston parle aujourd'hui de l'assassinat de Jack Kennedy. Comme un cancer le mal se propage. Après Dallas, La Nouvelle-Orléans. Le procureur général Jim Garrison lance une bombe : « J'ai la preuve d'un complot. » Mais trois jours après le suspect n° 1, David Ferrie, qu'il s'apprêtait à arrêter, est trouvé mort mystérieusement chez lui. C'est le treizième témoin de l'affaire qui disparaît de mort violente. Notre envoyé spécial Bernard Giquel est allé dans l'étrange capitale de la Louisiane pour y rencontrer le procureur et son entourage : des hommes qui semblent sortis d'un roman de la Série noire. Un homme avait interviewé David Ferrie la veille de sa mort : l'écrivain Nerin E. Gun (« les Roses rouges de Dallas »). Nous publions en exclusivité cette dernière interview dans les pages qui suivent le récit de William Manchester. Enfin Mark Lane, auteur du livre « L'Amérique fait appel » et du film qui, sous le même titre, vient de sortir à Paris, a confronté pour nous sa propre thèse à celle de Jim Garrison.

F.B.I. où il se distingue par son flair et sa ténacité désormais légendaires.

« Quoi qu'il arrive, a-t-il déclaré, j'irai de l'avant » (depuis le début de son enquête, pour la première fois de sa carrière, il porte un revolver dans sa ceinture).

Derrière son bureau moderne, légèrement voûté dans son fauteuil à bascule de cuir noir, Jim Garrison ne cesse de toucher sa cravate club bleu marine et rouge. Sa réponse favorite est : « No comment » (pas de commentaire). « Il parle quand c'est lui qui a décidé de parler. Jamais quand on le questionne », dit sa secrétaire blonde.

Géant comme un champion de basket-ball, Jim Garrison sait qu'il est près du panier. Du haut de ses 2 m 01, il regarde ses équipiers avec un certain mépris. A quarante-neuf ans, il porte encore beau et sa voix de basse chantante a charmé, dit-on, plus de créoles qu'il y en a en Louisiane. « Il est assoiffé de publicité », disent ses ennemis. « C'est un homme propre, et il a du cran », disent ses supporters. L'œil et le cheveu noirs, il a souvent le torse moulé dans un gilet sorti de chez un bon faiseur, ce qui est peu fréquent dans un Etat aussi chaud et paresseux que le Mississippi. A la Nouvelle-Orléans, toutes les rues ont des titres de « blues » : Basin Street, Canal Street, Perdido Street. Jim Garrison est né et a grandi avec l'histoire du jazz.

« Il aurait fait fortune à Hollywood. C'est un fantastique acteur de télévision. A côté de lui, Robert Stack est un mauvais débutant », m'a dit Pershing Gervais, un de ses anciens collaborateurs au palais de justice.

D'une famille pauvre et protestante, Jim Garrison fit de sérieuses études de droit et une guerre très brillante en Europe. Il est démobilisé en 1946 avec une étoile d'argent et le grade de major. Jeune homme, bon vivant, dissipé, il ferme tous les soirs les bars de Bourbon Street. Mais le temps de paix ne lui sied guère et il est volontaire pour la guerre de Corée. Toujours à la recherche de l'action, il offre à son retour à la Nouvelle-Orléans ses services au

« Un cancer qui continuera longtemps de ronger la conscience des Américains. » C'est ainsi qu'un chroniqueur de Boston parle aujourd'hui de l'assassinat de Jack Kennedy. Comme un cancer le mal se propage. Après Dallas, La Nouvelle-Orléans. Le procureur général Jim Garrison lance une bombe : « J'ai la preuve d'un complot. » Mais trois jours après le suspect n° 1, David Ferrie, qu'il s'apprêtait à arrêter, est trouvé mort mystérieusement chez lui. C'est le treizième témoin de l'affaire qui disparaît de mort violente. Notre envoyé spécial Bernard Giquel est allé dans l'étrange capitale de la Louisiane pour y rencontrer le procureur et son entourage : des hommes qui semblent sortis d'un roman de la Série noire. Un homme avait interviewé David Ferrie la veille de sa mort : l'écrivain Nerin E. Gun (« les Roses rouges de Dallas »). Nous publions en exclusivité cette dernière interview dans les pages qui suivent le récit de William Manchester. Enfin Mark Lane, auteur du livre « L'Amérique fait appel » et du film qui, sous le même titre, vient de sortir à Paris, a confronté pour nous sa propre thèse à celle de Jim Garrison.



Garrison et sa femme. Il dit : « Je n'ai pas perdu un procès, en 5 ans. »

F.B.I. où il se distingue par son flair et sa ténacité désormais légendaires.

« Quoi qu'il arrive, a-t-il déclaré, j'irai de l'avant » (depuis le début de son enquête, pour la première fois de sa carrière, il porte un revolver dans sa ceinture).

Derrière son bureau moderne, légèrement voûté dans son fauteuil à bascule de cuir noir, Jim Garrison ne cesse de toucher sa cravate club bleu marine et rouge. Sa réponse favorite est : « No comment » (pas de commentaire). « Il parle quand c'est lui qui a décidé de parler. Jamais quand on le questionne », dit sa secrétaire blonde.

Sur les murs en boiserie, sont encadrées les meilleures caricatures faites de lui dans la presse locale. Comme un taureau qui va charger, il gratte de ses mocassins — il chausse du 45 — des peluches de la moquette couleur moutarde. Derrière lui, sur une commode, l'Encyclopédie britannique et, chose curieuse pour un procureur, il n'y a aucun livre de droit. Le procureur aime à bourrer ses pipes avec différents tabacs, même s'il ne les fume pas. Enfoncées sous des montagnes de dossiers, il y a les œuvres complètes de Shakespeare. Parlant de l'ex-maire de la Nouvelle-Orléans, il confie : « Ce vieux Hamlet ne s'est jamais décidé à frapper le roi du Danemark. »

Profondément anti-fédéral, Jim Garrison a l'insulte facile et préfère le langage direct à la métaphore. Aux juges de la Nouvelle-Orléans, il dit un jour : « Vous êtes comme les

Jim. Il a les mains propres. Jamais il n'a accepté d'argent.

vaches sacrées de l'Inde, vous vous retranchez derrière la tradition. » Ces mêmes magistrats lui intentèrent un procès. Flegmatique et « froid comme un réfrigérateur », aux dires de sa secrétaire, Jim Garrison passa le temps des audiences à écrire une comédie en trois actes dont les personnages étaient des caricatures à la Daumier. « Si seulement j'étais Shakespeare... », confia-t-il à un ami.

En 1960, il rentre dans la vie politique. Démocrate il refuse le soutien des politiciens de son parti et plutôt que de mettre à son « staff » des hommes déjà en place, il choisit des non-professionnels, dont son camarade d'escrime dans l'armée de l'air, Pershing Gervais, policier, mercenaire, aventurier, mais « plus malin que ces intellectuels véreux ».

**- J'AURAIS
ARRACHE LA LANGUE A
RIQUET A LA HOUPE -**

Au gouverneur de la Louisi-

ane, mal déterminées. Marié trois fois, il a un fils de vingt-cinq ans au Vietnam et un autre de dix mois. Au poignet gauche il porte une montre plaqué or, au petit doigt de la main droite, une chevalière de platine montée avec deux diamants. Son bureau c'est le hall, où il y a le bar, de l'hôtel Fontainebleau, où il reçoit des coups de téléphone mystérieux. Pantalon de flanelle grise fripé, polo-shirt noir et jaune, il a l'air d'un vieux du ring.

« La seule chose qui m'intéresse dans la vie maintenant, c'est la boxe... »

Pendant plusieurs années, chef de la brigade des stupéfiants de la Nouvelle-Orléans, il semble à la fois être gendarme et voleur, un personnage sorti des romans de James Hadley Chase.

« Quand il a eu besoin de moi, j'ai aidé Jim parce qu'il est régulier. Il a les mains propres. Jamais il n'a accepté d'argent de qui que ce soit. Il vit avec son salaire, environ 20 000 dollars par an. C'est tout. »

Dans le hall du Fontaine-

bleau qu'il appelle « Baby Jane ».

Après quatre ans de service sous les ordres de Jim Garrison, il donna sa démission pour ne pas gêner la carrière de son patron.

« Je n'étais pas très populaire dans la « haute ».

Dans la « haute », comme dit Gervais, on est très conservateur. Dans les salons de la bonne société, à la Nouvelle-Orléans, on évoque toujours « les bals fabuleux que donnait le marquis de Vaudreuil, gouverneur de la ville, entre 1743 et 1753 ».

« Dans ce patelin (700 000 habitants), continue Gervais, vous soulevez une pierre, ça grouille de crabes... à la créole évidemment. Et d'abord, toute cette affaire est pourrie depuis le début. Je ne pense pas que même Jim arrive à fournir les preuves irréfutables d'un complot. »

Il allume sa nième cigarette à la menthe et ajoute :

« Dommage, me dit-il, si vous me donnez assez d'argent le vous trouve vingt témoins en ville qui affirmeront avoir entendu David Ferri-

« David Ferrie ? C'est le type le plus audacieux que j'aie rencontré, me dit Gervais, mais dangereux, parce qu'il aurait fait n'importe quoi. »

Pilote à Eastern Airlines, il fut renvoyé, il y a quelques années, pour une histoire de mœurs. C'est un jeune homme blond de vingt-quatre ans qui le trouva mort entouré de boîtes de pilules diverses, de mégots et, curieusement, de jouets d'enfant. Les cigarettes et le café étaient son régime depuis plusieurs mois.

« C'était un homme fort intelligent, dit Garrison. Autodidacte ses connaissances en anatomie, physiologie, histoire religieuse étaient vastes. »

« En balistique, dit Gervais, il en connaissait plus que moi qui ai été flic toute ma vie. »

Des rumeurs non vérifiées disent qu'il pilota une fois Lee Oswald à Cuba et qu'il était prévu pour couvrir la fuite de l'assassin. On sait de lui qu'il se trouvait au Texas avec deux amis « en voyage d'agrément », suivant ses mots, le jour de l'assassinat. A son retour, il fut interrogé une

seulement j'étais Shakespear... », confia-t-il à un ami.

En 1960, il rentre dans la vie politique. Démocrate il refuse le soutien des politiciens de son parti et plutôt que de mettre à son « staff » des hommes déjà en place, il choisit des non-professionnels, dont son camarade d'escadron dans l'armée de l'air, Pershing Gervais, policier, mercenaire, aventurier, mais « plus malin que ces intellectuels véreux ».

- J'AURAIS ARRACHE LA LANGUE A RIQUET A LA HOUPPE -

Au gouverneur de la Louisiane qui fait pression sur lui pour placer dans son équipe un ami politique Jim Garrison répond textuellement, et devant témoin : « Allez vous faire f... ! »

Il se fait élire contre son concurrent avec une majorité écrasante. Il finance lui-même sa campagne avec très peu d'argent (27 000 dollars) et des fonds indépendants. « Si vous n'avez pas 100 dollars, dépensez-en 90 à la télévision la veille des élections. »

« C'est seulement là que Jim s'est rangé, dit son ancien directeur Gervais. Il a commencé par nettoyer Bourbon Street. Nous avons, lui et moi, fermé les bars où nous avions bu. Maintenant, continue Gervais, il est marié, a quatre ou cinq enfants, c'est fini. »

Pershing Gervais, cinquante ans, aujourd'hui retiré, a des activités de détective pri-

voir de téléphone mystérieux. Pantalon de flanelle grise fripé, polo-shirt noir et jaune, il a l'air d'un vieux du ring.

« La seule chose qui m'intéresse dans la vie maintenant, c'est la boxe... »

Pendant plusieurs années, chef de la brigade des stupéfiants de la Nouvelle-Orléans, il semble à la fois être gendarme et voleur, un personnage sorti des romans de James Hadley Chase.

« Quand il a eu besoin de moi, j'ai aidé Jim parce qu'il est régulier. Il a les mains propres. Jamais il n'a accepté d'argent de qui que ce soit. Il vit avec son salaire, environ 20 000 dollars par an. C'est tout. »

Dans le hall du Fontainebleau, il est comme un agent de publicité au Carlton pendant le festival de Cannes. Il va de l'un à l'autre, tout le monde le connaît, il connaît tout le monde.

Entre deux coups de téléphone, il me dit :

« Je vais vous dire quelque chose. Les journalistes, je les hais, c'est tous des chiens. »

Et après un temps :

« Les Kennedy, je m'en moque aussi. Je vais vous dire : c'est que je regrette que le dingue n'ait pas descendu Bobby avec. Moi, si j'étais Johnson, cette nullité, eh bien je lui aurais arraché la langue, à Riquet à la Houppes, pour avoir osé aller à Paris parler à de Gaulle. »

Gervais passe du téléphone intérieur à la cabine téléphonique. Il fume sans arrêt des cigarettes à la menthe et se fait apporter du café-crème, par une vieille serveuse

servante. Dans les salons de la bonne société, à la Nouvelle-Orléans, on évoque toujours « les bals fabuleux que donnait le marquis de Vaudreuil, gouverneur de la ville, entre 1743 et 1753 ».

« Dans ce patelin (700 000 habitants), continue Gervais, vous soulevez une pierre, ça grouille de crabes... à la créole évidemment. Et d'abord, toute cette affaire est pourrie depuis le début. Je ne pense pas que même Jim arrive à fournir les preuves irréfutables d'un complot. »

Il allume sa nième cigarette à la menthe et ajoute :

« Dommage, me dit-il, si vous me donnez assez d'argent je vous trouve vingt témoins en ville qui affirmeront avoir entendu David Ferri parler de la conspiration contre Kennedy. Alors quoi !... »

FERRIE ETAIT DANGEREUX, IL AURAIT FAIT N'IMPORTE QUOI

C'est là où l'on voit que l'Amérique démocratique est victime de son système, de sa législation, des magistrats qui sont élus, donc vulnérables. Un imbroglio infernal, né de l'opposition du pouvoir fédéral contre le pouvoir de l'Etat. « Washington n'a pas de leçons à nous donner » est un leitmotiv que l'on retrouve dans chaque Etat à propos de n'importe quel sujet. J'ai fait en trois mois avec un personnel réduit ce que le gouvernement a fait en trois ans avec 5 000 personnes au cours de sa conférence de presse. »

qui le trouva mort entouré de boîtes de pilules diverses, de mégots et, curieusement, de jouets d'enfant. Les cigarettes et le café étaient son régime depuis plusieurs mois.

« C'était un homme fort intelligent, dit Garrison. Autodidacte ses connaissances en anatomie, physiologie, histoire religieuse étaient vastes. »

« En balistique, dit Gervais, il en connaissait plus que moi qui ai été flic toute ma vie. »

Des rumeurs non vérifiées disent qu'il pilota une fois Lee Oswald à Cuba et qu'il était prévu pour couvrir la fuite de l'assassin. On sait de lui qu'il se trouvait au Texas avec deux amis « en voyage d'agrément », suivant ses mots, le jour de l'assassinat. A son retour, il fut interrogé une première fois par les services de Garrison.

« Depuis ce temps-là, disent les témoins, il avait l'air détraqué. » Ferrie portait une perruque et des faux sourcils; il passait ses nuits au téléphone avec des amis.

« Dans toute cette histoire, il n'y a que des hypothèses, des suppositions, dit Gervais, énervé. Tout ça, c'est de la spéculation. Mort naturelle, crime, suicide ? On n'en saura jamais rien. Ce qui est sûr, c'est que Jim est un bon joueur d'échecs et si ça se trouve, il les mettra échec et mat. »

Garrison, Gervais, Ferrie, autant de personnages aussi curieux qu'inquiétants, qui font l'Histoire qui se fait, et quelle histoire ! Une « Série noire » autour de la mort du trente-cinquième président des Etats-Unis !

BERNARD GIQUEL